

Kadour Naïmi

Cent grammes

Nouvelle

Cette nouvelle fait partie du recueil prochainement publié

Nouvelles d'Al graba – Village nègre

Le contenu de ce livre est offert gratuitement, sous licence . Elle consiste à mentionner l'auteur, reproduire correctement ses écrits, fournir les références nécessaires et le lien, sans utilisation commerciale, identiques conditions de partage si œuvre dérivée. Pour toute utilisation sortant du cadre de cette licence, telle, par exemple, une traduction dans une autre langue, adresser une [demande](#)

Bienvenus [commentaires et soutien](#)

1.

Importance de la fin du mois

La famille souffre de difficultés matérielles pour survivre. Le père travaille dans l'entreprise communale chargée de la récolte des poubelles ménagères. La mère accomplit quelquefois des ménages pour améliorer l'entrée en argent. Les trois enfants fréquentent l'école : un garçon de huit ans, une fille de six, et le cadet de trois.

Malgré tout, les parents ont un caractère foncièrement gai ; ils aiment la vie, en dépit, ou, plutôt, à cause des difficultés.

Une chose cause de la peine à l'homme : voir la quantité de nourriture, spécialement de viande, jetée dans les poubelles des quartiers aisés de la ville.

La famille a une habitude, nommée par le père « tradition », d'un ton mi-plaisantant mi-sérieux. Chaque fin de mois, quand il reçoit sa rétribution, il entre à la maison avec cent grammes de viande, et « de mouton ! », s'exclame-t-il, tout content, en ajoutant : « À chacun selon ses possibilités, même s'ils ne correspondent pas à ses besoins. » Le travailleur répète un slogan, entendu lors d'une réunion syndicale, en l'adaptant à sa situation. La sentence déclarait : « De chacun selon ses possibilités, à chacun selon ses besoins. »

Le cadeau constitué par les cent grammes de viande provoque mensuellement la grande joie de toute la famille.

La maîtresse de maison cuit ce « don de Dieu ». Elle aime le parfum de la viande rôtie.

Ensuite, elle dresse la table, puis divise le précieux aliment en cinq morceaux,

réservant au mari une part un peu plus grande que les autres, « pour entretenir ses muscles ». La pâture est tendre comme du chocolat, rendue succulente avec des ingrédients ajoutés, en plus du goût produit par le feu de bois et par la fumée.

Chaque fois se répète le même cérémonial. Le père, au corps athlétique, et le garçon cadet, bien gros malgré son âge, engloutissent immédiatement leur part ; la fillette les imite.

La mère, au contraire, veut jouir le plus longtemps possible de son morceau. Son arôme lui procure un plaisir tout particulier.

Mais le petit gros frère fixe la part de sa mère avec une telle avidité qu'elle s'en rend compte. Elle offre son morceau au gourmand ; la main de ce dernier le saisit avec gloutonnerie et l'envoie rapidement dans sa bouche.

Chaque fois, le frère aîné s'indigne et reproche au cadet son égoïsme. « Pourquoi fixes-tu le morceau de maman de cette manière ? Tu sais bien qu'elle finit toujours par te le donner. Tu n'as pas honte ? Tu sais que notre maman aime tellement cette viande, et en a besoin pour sa santé, alors que toi, tu es gros. Pourquoi ne te contentes-tu pas, comme chacun de nous, de ton morceau ? »

Le réprimandé ne tient aucun compte de la remarque.

Voilà pourquoi le frère aîné ne mange pas sa part. Il attend le don de sa maman à l'ingrat pour offrir à celle-ci la moitié de la part qui lui est personnellement due. La mère refuse. Le généreux fils recourt au chantage : « Maman, si tu n'acceptes pas la moitié de ma part, je n'en mangerai rien, je ne peux pas, tu le sais bien. »

La sincérité et l'affection de l'enfant parviennent à convaincre la mère. Un peu embarrassée, elle finit par partager avec lui la précieuse portion.

Le père, lui, ne semble pas accorder d'importance à l'événement. En son fort intérieur, il est embarrassé par son incapacité d'offrir à sa famille un peu plus de cette utile nourriture.

2.

Effet d'un fumet

Vers la moitié d'un mois, en fin d'un après-midi d'hiver, la pluie tombe, heureusement fine et intermittente. La mère constate qu'elle pénètre dans la chambre à coucher par un petit trou dans le toit. Cette découverte met à l'épreuve les nerfs de l'infortunée : « Où trouver l'argent pour réparer cette fissure ? »

Une odeur très agréable arrive d'une maison voisine. La femme la reconnaît : le fumet d'une viande rôtie !

La frustrée est saisie d'énervement. « Il faut, pense-t-elle, attendre encore deux semaines avant de recevoir les prochains cent grammes de viande. » La malheureuse avale la salive produite dans sa gorge, en la trouvant amère. Le corps mince, à la limite de la maigreur, et une thyroïdite ignorée donnent au caractère de cette femme une nervosité difficile à contrôler en présence d'une forte émotion, à présent alimentaire.

Une voisine survient. Le visage en colère, elle crie scandalisée :

- Ton fils a giflé ma fille !

La mère reste surprise. Elle se reprend :

- Tu es certaine que c'est mon fils ?

- Absolument. Je l'ai vu de mes propres yeux.

- Mais pourquoi l'aurait-il giflé ?

- C'est à ton fils que tu dois le demander.

Le fils aîné entre dans la maison. Sa mère se tourne vers lui, furieuse :

- Viens ici ! Qu'as-tu fait à la fille de la voisine ?

- Elle m'a insulté !

- Comment ça, elle t'a insulté ?

- Quand je suis passé près d'elle, elle me demanda : « Ça va, les cent grammes ? »

- Comment ça, « les cent grammes » ?

- On sait tous dans le quartier que ta famille ne dispose que de cent grammes de viande par mois. Quelle honte ! Même pas capable de vous offrir un kilo !

Je compris qu'elle voulait m'humilier. Alors, sans me rendre compte, ma main est partie, et voilà.

Après cette explication, la mère ordonne à sa voisine :

- Je te prie de nous laisser seuls. Je vais régler ça avec mon fils.

- Et que cela n'arrive plus ! lance l'autre en partant.

La méchanceté habituelle de cette voisine laisse la mère dans une confuse agitation. Elle interroge son fils :

- Comment la fille sait que nous mangeons seulement cent grammes de viande par mois ?

- Je l'ignore... Possible que ma sœur ou mon petit frère en ont parlé dans la rue.

Remplie de honte, la femme dirige soudain la main pour frapper son fils au visage ; le petit parvient à éviter le coup en se baissant. Il veut se sauver ; la mère le saisit brutalement par le bras. Il se débat furieusement pour se libérer.

- Tu dois m'obéir ! hurle sa mère. Tu ne dois pas me créer des problèmes ! J'en ai déjà assez ! Assez !

Sa main attrape les cheveux de l'enfant et les tire violemment. Ce dernier crie de douleur puis s'efforce d'immobiliser la main pour interrompre le tiraillement. Il a l'habitude des excès de rage de sa mère, se manifestant en violence physique incontrôlée.

L'enfant se met à frapper l'avant-bras de sa mère pour qu'elle lâche prise. Elle éclate de fureur.

- Ah ! C'est comme ça ! Moi aussi, tu me frappes !

Et sa bouche tombe sur le bras droit de son enfant, elle s'ouvre, les dents se referment sur la chair du petit. Il hurle. Du sang coule.

La mère, épouvantée, frissonne, et recule. La victime en profite et se sauve en sanglotant de douleur.

La mère reste abasourdie. Elle ne s'était pas rendue compte de la férocité de son acte. Jamais elle n'était arrivée à cette extrémité, elle qui a toujours veillé à être intelligente et sensible avec tous, et d'abord avec ses enfants tellement aimés.

Reprenant son calme, la femme justifie son cruel geste par la férocité de la vie, par la méchanceté des gens qui ont plaisir à mépriser sa pauvreté, par leur hostilité face à la dignité. Cette courageuse indigente s'efforce de la maintenir devant quiconque, une dignité que la méchanceté des voisins prend à tort pour de la fierté insultante, ce qui est leur caractéristique, à eux.

3.

Utilité d'une tire-lire

L'enfant blessé se réfugie dans le couloir, à l'extérieur de la maison, tout près de la porte. Il s'assoit par terre. Sa sœur, inquiète, le rejoint. Elle le trouve en larmes, désespéré. Les deux contrôlent la blessure ; heureusement, elle est toute petite. Le garçon y met le bas de sa chemise pour arrêter l'écoulement du sang.

- Tu as mal ? demande la sœur.

- Non. Un peu.

Il ne veut pas charger sa mère qu'il adore.

- Vas, dit-il, prendre ma tire-lire et porte-la moi.

Elle ne comprend pas.

- Oui, précise-t-il, ma tire-lire. Porte-la moi. Vite ! Vas ! Mais ne dis rien à maman, et il ne faut pas qu'elle te voit la prendre ! Fais attention !

- Où caches-tu ta tirelire ?

Il lui indique l'endroit. Elle se précipite pour la prendre.

Très vite, elle revient et la présente à son frère. C'est une jolie petite boîte métallique de couleur bleue.

Le garçon l'ouvre et compte rapidement les petites pièces de monnaie. Il les donne à sa petite sœur, et lui explique ce qu'elle doit faire. Elle se lève d'un coup, tout excitée, et s'en va en courant.

Quelques minutes après, elle revient et se présente devant sa mère, en lui tendant un morceau de vieux journal qui enveloppe une petite chose.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Mon frère te l'envoie.

La mère, abasourdie, ouvre fébrilement le paquet ; elle découvre un morceau de viande, environ une cinquantaine de grammes, bien fraîche, bien rouge, bien tendre.

- Mais d'où vient l'argent ? interroge la mère, bouleversée et inquiète.

- Mon frère a pris ce qu'il avait économisé dans sa tire-lire.

- Pourquoi t'a-t-il demandé d'aller acheter de la viande ?

- Il m'a dit : « Si maman m'a mordu, c'est que sûrement elle a envie de manger de la viande ». Alors, il te l'a offerte.

La mère en reste pétrifiée. Des larmes jaillissent dans ses yeux.

- Où est-il ? Où est-il ? interroge-t-elle, suffoquée par l'émotion.

- Il est derrière la porte, dans le couloir.

La mère bondit et s'y précipite.

Elle trouve son enfant recroquevillé, sanglotant à voix basse, la tête baissée et appuyée sur un genou.

« Oh ! » gémit la mère, anéantie.

Elle s'assoit près de son fils : « Mon enfant ! Mon si cher enfant ! »

Elle le prend dans ses bras, l'enlace, le serre du plus fort de son douloureux et déchirant amour contre sa poitrine. « Pardonne-moi ! Pardonne-moi ! supplie-t-elle, en pleurant, mêlant ses sanglots à ceux de son petit garçon. Jamais ! Jamais plus je ne mettrai la main sur toi ! Ni sur aucun de mes enfants ! »